

FIRMIN ABAUZIT (1679-1767)

Production et transmission des savoirs
d'un intellectuel au siècle des Lumières

Sous la direction de Maria-Cristina PITASSI



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

EN GUISE D'INTRODUCTION : FIRMIN ABAUZIT, UNE PRUDENCE DISSIMULATRICE ?

Avons-nous réellement oublié Firmin Abauzit, à l'instar de Rousseau qui déplorait en 1758 d'avoir omis d'offrir au savant un exemplaire de sa *Lettre à d'Alembert*¹ ? À regarder l'historiographie récente, on pourrait se dire que oui, nous avons en effet un peu oublié Abauzit puisqu'il faut bien avouer que rares ont été les travaux sur ce réformé français né à Uzès en 1679, réfugié à Genève dans son enfance et mort dans sa ville d'adoption en 1767. Tout au long du siècle dernier et du nôtre, des travaux ont certes été publiés sur tel ou tel aspect du personnage², parfois étudié pour lui-même, plus souvent en relation avec des contemporains illustres, tels que Rousseau et Voltaire, sans pour autant que les dix-huitiémistes aient pris véritablement conscience de l'intérêt et de l'importance de ce savant « universel », comme on le définissait à son époque au regard de ses compétences très larges. Ni la place importante qu'a réservée en 1996 à

¹ « Cher Vernes, qu'avons-nous fait ? Nous avons oublié M. *Abauzit*. Ah dites, méchant Ami, un homme respectable qui passe sa vie à s'oublier lui-même devrait-il être oublié des autres. Il falloit oublier tout le monde avant lui. Que ne m'avez-vous dit un mot ? Je ne m'en consolerai jamais. » (Jean-Jacques Rousseau à Jacob Vernes, Montmorency, 21 novembre 1758, dans *Correspondance complète de Jean Jacques Rousseau*, éd. R. A. Leigh, et al., Geneva, Institut et Musée Voltaire, 1967, vol. 5, l. 740, p. 235-37). L'oubli concernait l'inclusion d'Abauzit dans la liste de distribution de la *Lettre à d'Alembert*.

² Voir, en particulier pour la biographie, Jean Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, Genève, Barde, Manget et Comp., vol. III, 1786, p. 63-83 ; André Sayous, *Le Dix-huitième siècle à l'étranger. Histoire de la littérature française dans les divers pays de l'Europe depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la Révolution française*, Paris, Amyot, 1861, vol. I^{er}, p. 81-99 ; Clément Montfajon, *Firmin Abauzit réfugié français à Genève après la Révocation de l'Edit de Nantes 1679-1767. Essai d'une étude historique et critique*, Le Vigan, Imprimerie de la « Revue du christianisme pratique », 1890 ; Hyppolite Buffenoir, « Firmin Abauzit (1679-1767) », *Revue des Études historiques*, 1927, p. 1-6 ; Bernard Dio, *Firmin Abauzit ou la lumière oubliée*, Paris, Le Sémaphore, 2000 ; Olivier Fatio, « Abauzit, Firmin », dans *Dictionnaire historique de la Suisse*, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/011018/2018-01-25/> (version du 25.1.2018, consultée le 30.6.2020).

Abauzit la monographie d'Ellen Hine McNiven consacrée à Dortous de Mairan et à la *Geneva connection*³ ni mon propre article de l'an 2000 sur sa pensée religieuse⁴ ni l'article très fouillé publié en 2002 par Miguel Benítez sur son « Discours sur l'Apocalypse »⁵ n'ont réussi à imposer le personnage comme un acteur à part entière du siècle des Lumières⁶. Est-ce parce qu'il a très peu publié de son vivant et que ses œuvres posthumes ne constituent qu'un échantillonnage d'une production restée majoritairement manuscrite, consignée dans des textes fragmentaires, annotés d'une écriture très fine et serrée sur des bouts de papiers et de dessous de cartes de jeu à la limite du lisible ? Ou est-ce parce que cette vie qui semble avoir été guidée par un souci constant de discrétion, de prudence et de modestie apparaît, pour ainsi dire, en retrait par rapport aux grands combats intellectuels menés sur les scènes européennes ? Ou est-ce enfin parce qu'on ne sait pas très bien comment interpréter un personnage présenté tout à tour comme pieux, hétérodoxe, socinien, mécréant ou philosophe par excellence ?

En ouvrant le dossier Abauzit, cet ouvrage se propose de reprendre à nouveaux frais à la fois la pensée du savant genevois – en particulier sur des questions cruciales comme celle de sa philosophie, de son orientation religieuse, de son prétendu socinianisme ou de ses relations intellectuelles avec Rousseau – et la construction que de cette pensée et de cette vie relativement pauvre sur le plan événementiel en a faite l'abondante écriture biographique qui s'est développée après sa mort. Je commencerai par évoquer trois nœuds du cas Abauzit qui me semblent essentiels, bien que non exclusifs, et qui demandent encore à être défaits ; ils permettront également de poser le cadre et de rappeler quelques données biographiques.

³ Ellen McNiven Hine, *Jean-Jacques Dortous de Mairan and the Geneva connection: scientific networking in the eighteenth century*, Oxford, Voltaire Foundation, 1996.

⁴ Maria-Cristina Pitassi, « Firmin Abauzit (1679-1767) ou de l'hétérodoxie discrète », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 146, 2000, p. 717-730.

⁵ Miguel Benítez, « Le philosophe selon le cœur de Rousseau : Firmin Abauzit et le Discours Historique sur l'Apocalypse », dans *Modernité et pérennité de Jean-Jacques Rousseau : mélanges en l'honneur de Jean-Louis Lecerclé*, textes réunis par C. Piau-Gillot, R. Desné et T. L'aminot, avec la collab. d'A. Mothu, Paris, Champion, 2002, p. 79-104 (maintenant aussi dans Miguel Benítez, *Le Foyer clandestin des Lumières. Nouvelles recherches sur les manuscrits clandestins*, Paris, Champion, 2013, vol. I^{er}, p. 141-166, éd. à laquelle renvoient mes références).

⁶ Je signale néanmoins les deux travaux suivants : Bernard Dio, *Firmin Abauzit ou la lumière oubliée*, op. cit., 2000 ; Martin Mulsow, « Transferts savants et critique du canon biblique – de Firmin Abauzit à Gotthold Ephraim Lessing », dans *Les Échanges savants franco-allemands au XVIII^e siècle : transferts, circulations et réseaux*, éd. Cl. Gantet, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019, p. 223-239.

Le premier tient à la relation entre la pensée religieuse d'Abauzit, que la plupart des contemporains considérait, de son vivant, comme hétérodoxe, penchant ouvertement vers l'arianisme, voire le socinianisme, et une intégration sociale sans problème apparent dans les élites théologiques de sa ville, qui lui ont témoigné tout au long de sa vie l'estime et la considération qu'elles lui portaient. Le deuxième nœud est celui que j'appellerai de l'auteur malgré lui : si Abauzit a en effet beaucoup écrit, il s'est aussi beaucoup activé pour empêcher la publication de ses travaux, notamment de ceux de nature religieuse, tout en laissant circuler en Europe ses manuscrits mainte fois copiés et recopiés. Certes, l'image qu'en donne en 1786 Jean Senebier dans son *Histoire littéraire de Genève* est celle d'un savant indifférent à sa production – «il ne vouloit pas qu'aucun [de ses écrits] vît le jour ; il en faisoit même si peu de cas, qu'ils ne les redemandoit jamais quand il les avoit prêtés, & [...] ne craignoit pas de les brûler quand il les avoit sous la main⁷» – une image confirmée par beaucoup de ses contemporains qui mettaient cette attitude extravagante sur le compte d'une modestie excessive ; il n'en demeure pas moins que le contraste entre l'activisme qu'Abauzit déploya pour empêcher que ses travaux soient publiés et la passivité dont il semble avoir fait preuve face à la circulation large, voire dans certains cas clandestine, de ses écrits, est saisissant et ne peut qu'interroger sur la relation qu'il entretenait avec l'écriture et avec ses supports manuscrit et imprimé. Le troisième et dernier nœud que j'évoquerai est celui qui s'est constitué *post-mortem* : pourquoi l'héritage intellectuel de cet homme décrit comme un érudit pacifique, quelque peu perdu dans ses savoirs multiples, détaché par rapport à ses écrits et sans autre ambition apparente que celle de se consacrer tranquillement à ses études, a-t-il fait l'objet à Genève d'un conflit ouvert, qui a débouché en 1770 sur la publication presque simultanée de deux éditions concurrentes de ses œuvres posthumes ? Pourquoi la réputation d'un vieux savant, connu certes en Europe mais n'ayant jamais occupé de charges prestigieuses ni endossé de responsabilités institutionnelles, semblait-elle être devenue soudainement un enjeu majeur ? Beaucoup de fils qui s'entrelacent dans ces trois nœuds seront repris par les articles qui sont ici présentés. Je me limiterai pour ma part à essayer de les cerner de plus près, en y apportant quelques éléments factuels et quelques pistes de réflexion, avec la seule ambition de fournir des clés susceptibles d'aider à la compréhension du cas Abauzit.

⁷ J. Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, *op. cit.*, vol. III, p. 68.

L'INTÉGRATION SOCIALE D'UN HÉTÉRODOXE

Contrairement à d'autres étudiants de l'époque, Firmin Abauzit n'a pas laissé de traces tangibles de son passage à l'Académie de Genève ; on ne sait pas quelles thèses il a soutenues ni s'il a fréquenté l'auditoire supérieur de théologie, la seule mention du *Livre du recteur* indiquant qu'il s'était inscrit en belles-lettres en 1694⁸. Le tout premier éloge funèbre, prononcé en latin en mai 1767 par le recteur de l'Académie Jean Perdriau dans le cadre de la fête annuelle des Promotions, évoque certes son savoir étendu dans les domaines de la critique, de l'histoire profane et sacrée, des mathématiques, de l'algèbre, de la géographie et de l'Écriture mais reste silencieux sur sa formation⁹. S'il est possible, voire vraisemblable, qu'il ait fréquenté des cours de théologie, on ne sait pas s'il l'a fait avec l'intention de devenir ministre : pour le biographe des *Œuvres* posthumes publiées à Genève il n'en aurait jamais formé le projet, empêché d'y songer par sa timidité, par sa voix fluette et par sa santé fragile – une santé fragile qui ne l'empêchera pas d'atteindre l'âge vénérable de presque 88 ans. Pour le biographe de l'entreprise concurrente, les *Œuvres* posthumes publiées à Londres (en réalité à Amsterdam), Abauzit, « voué à l'étude de la théologie, [...] s'y livra d'abord avec une sorte de zèle ; mais il cherchait l'évidence & on l'y trouve rarement¹⁰ ». Quoi qu'il en soit, de retour à Genève après un voyage d'étude entrepris en 1698, qui l'avait mis en relation avec un

⁸ *Le Livre du recteur de l'Académie de Genève : 1559-1878*, éd. S. et S. Stelling-Michaud, Genève, Droz, 1966, vol. II, p. 1.

⁹ « Mirum quot ejus animus varias & pene dissociabilis fuerit complexus disciplinas : Mitto Linguarum Antiquarum altam cognitionem, Criticesque sollertiam cujus ope Gordios solvit saepe nodos : Ex historiae tam Sacrae quam Civilis notitiâ, credere par erat, non unam modo illum, sed omnes vixisse aetates : Orbis terrarum tractus quotquot sunt, tam perspectos & praesentes habebat, ut eruditus *Pokochius* eo audito, quin Palaestinam & Aegyptum multos peragrasset anno haud dubitaverit. Titulos injuria temporis oblitteratos de integro restituebat [...] Vel etiam profunda penitioris Matheseos & Algebrae rimabatur : Sacros Codices apprimè callebat & Controversiarum, (ut ex aureo ipsius patuit scripto) non prudentem modo sed elegantem se exhibuit disceptatorem. » (Jean Perdriau, *Dom. Abauzit, Mussardi, Jallaberti Manibus Perexiguum hocce debiti praeconii specimen, Corde potius quam mentem elicitum, Dum Rectoris munus pro tempore fungens, Cum Proceres, tum Professores In Aedi D. Petri, Solemnibus Academiae, Compellat, Eorumque animos summorum Virorum, de patria Litterisque optime meritorum, Quos anno nuper condito flevimus amissos, Summatim ob angustias temporis Revocat. D.D.D. Johannes Perdriau, Genevae, Idibus Junii, anno reparatae salutis 1768, Apud Philibertii, 1768, p. ã r-v.*

¹⁰ *Œuvres diverses de M. Abauzit : contenant ses écrits d'histoire, de critique et de théologie*, Londres [en réalité Amsterdam], 1770, vol. I, p. xiii [dorénavant *Œuvres* (Londres)].

nombre considérable de savants européens, Abauzit, qui gardera toute sa vie sa condition de laïc célibataire, commença sa longue carrière de savant attiré, menée en dehors de tout cadre institutionnel et financée principalement grâce à une pension que lui versa sa vie durant la branche maternelle de sa famille restée en France et convertie au catholicisme. Ce que l'on sait, par la correspondance des années 1710 de Jean-Alphonse Turretini, qui était à l'époque l'étoile montante de l'Église genevoise et l'adversaire affirmé de l'héritage scolastique, est qu'Abauzit fréquentait la maison Turretini et faisait probablement partie du cercle des amis intimes du théologien, avec, entre autres, Jacques Vial de Beaumont, celui qui, par son refus de signer en 1706 le *Consensus*¹¹, avait déclenché le processus aboutissant à la suppression de la signature obligatoire de ce formulaire¹². On sait également qu'Abauzit figurait systématiquement dans la liste de personnes à qui les auteurs, tel par exemple Jean Barbeyrac¹³, destinaient des exemplaires de leurs ouvrages récemment parus et qu'il était lui-même souvent chargé par ses correspondants de saluer plusieurs personnalités connues de Genève¹⁴. Membre de différentes sociétés savantes qui se réunissaient informellement dans la ville, notre érudit avait été appelé aussi à rejoindre, à une date qu'on ignore, la commission de l'Église chargée de réviser la traduction du Nouveau Testament. Bref, le tableau que ces quelques éléments permettent de reconstituer est celui d'un homme qui avait ses entrées dans la maison de

¹¹ Expression de l'orthodoxie réformée helvétique, ratifiée par la Diète des cantons évangéliques en 1675, la *Formula Consensus Helveticus* était un formulaire de foi qui condamnait certaines doctrines professées à l'Académie réformée de Saumur par des théologiens de renom tels que Moïse Amyraut et Louis Cappel. Il avait été introduit à Genève non sans conflits en 1679 et depuis cette date sa souscription était obligatoire tant pour les pasteurs et professeurs que pour les futurs ministres. Sa signature obligatoire devait être abandonnée à Genève en 1706, alors que le formulaire lui-même le sera en 1725.

¹² Dans une lettre à Turretini de 1710, par exemple, Jacques Vial de Beaumont fait allusion à un repas qui aurait eu lieu chez le destinataire et auquel auraient participé, outre l'expéditeur, également Abauzit, Étienne Jallabert, professeur de mathématiques à l'Académie genevoise, et Jacques Ingrand, un avocat réfugié à Genève, ardent défenseur de la tolérance. Tant Vial que Jallabert et Ingrand étaient des proches de Turretini. Voir Jacques Vial de Beaumont à Jean-Alphonse Turretini, Genève, 29 octobre 1710, ms conservé à Genève dans les archives privées de la Fondation Turretini (dorénavant Tur), cote 1/Ga5.

¹³ Voir par ex. Jean Barbeyrac à J.-A. Turretini, Lausanne, 21 juillet 1715, manuscrit conservé à la Bibliothèque de Genève (dorénavant BGE), cote Ms. fr. 484, f. 182r.

¹⁴ C'est ainsi par ex. que Rilliet, à l'époque à Paris, écrit à Abauzit en 1714 en le priant à la fin de présenter ses «compliments à Turretini et à tous nos amis» (Gabriel Rilliet à F. Abauzit, Paris, 29 juillet 1714, BGE, Ms. fr. 611, f. 240r). Voir également et toujours à titre d'exemple, Samuel Turretini à F. Abauzit, Leyde, 23 juin 1717, BGE, Ms. fr. 611, f. 261r.

celui qui deviendra la personnalité la plus éminente et la plus puissante du protestantisme genevois, qui était intégré dans des réseaux d'amitié et de collaboration et qui jouissait d'assez de confiance de la part de l'Église pour être admis dans une commission qui travaillait sur un sujet aussi sensible que la traduction du Nouveau Testament.

Or, c'est à l'automne 1721 que Jean-Frédéric Ostervald, pasteur neuchâtelois proche de Turretini et, comme lui, engagé sur le front des réformes ecclésiales, se plaint, dans trois lettres envoyées à son correspondant genevois entre octobre et décembre, que des proposants de Neuchâtel ayant transité par Genève en reviennent avec des idées très libres sur les prophéties de l'Ancien Testament, sur la divinité de Jésus-Christ et sur la résurrection. Peiné de voir que ces idées avaient dû germer au contact des écrits et des conversations auxquels les futurs pasteurs avaient eu accès dans la ville lémanique, Ostervald s'en prend ouvertement à Abauzit, dont un proposant lui a montré un manuscrit qui établissait « nettement et sans détour le sentiment des Sociniens » ; de plus, le même étudiant a affirmé que « l'auteur de cet Ecrit est connu à Geneve pour être dans ces sentimens, que non seulement on ne lui disoit rien mais qu'il étoit estimé de tout le monde¹⁵ ». Un mois plus tard, en répondant à une lettre de Turretini malheureusement perdue, Ostervald écrit : « On m'avoit parlé de Mr A. dans les mêmes termes à peu pres que vous faites. Il est certain, avec tout cela, qu'il ne devoit jamais écrire comme il l'a fait¹⁶ ». Il poursuit en détaillant le contenu de cet écrit qui correspond, très précisément, à l'introduction qui ouvre un manuscrit intitulé « Réflexions sur l'union de la Divinité avec Jésus Christ »¹⁷, conservé à la Bibliothèque de Genève. Ce texte se retrouvera publié dans les œuvres de Londres/Amsterdam mais scindé en trois parties distinctes¹⁸ et amputé justement des feuillets résumés par Ostervald, dans lesquels Abauzit affirme que l'interprétation des sociniens est la seule acceptable tant parce qu'elle est conforme à la raison que parce qu'elle est la seule à ne pas être entachée

¹⁵ Jean-Frédéric Ostervald à J.-A. Turretini, [Neuchâtel], 18 octobre 1721, BGE, Ms. fr. 490, f. 150v.

¹⁶ J.-F. Ostervald à J.-A. Turretini, [Neuchâtel], 12 novembre 1721, BGE, Ms. fr. 490, f. 181v.

¹⁷ Cote Ms. Cp. Past. 42.

¹⁸ Il s'agit des trois pièces suivantes : « Explications du premier chapitre de l'épître aux Hébreux » (*Œuvres* (Londres), vol. I, p. 99-112 ; « Paraphrase de quelques versets du chapitre premier de l'Evangile selon Saint Jean », *ibid.*, p. 70-75 ; « Explication des versets 6,7 du Chapitre II de l'Épître aux Philippiens », *ibid.*, p. 113-121. Grâce à la lettre d'Ostervald citée, on sait que le manuscrit circulait déjà, du moins à Genève, vers la fin de l'année 1721.

d'idolâtrie¹⁹. Dans la même lettre, le pasteur neuchâtelois mentionne un autre écrit d'Abauzit, qu'il n'a pas vu mais dont il a entendu parler, qui contesterait l'authenticité de l'Apocalypse. En décembre 1721, Ostervald revient pour la troisième fois sur Abauzit, centrant son discours sur le dernier écrit dont il avait parlé à son correspondant dans la lettre précédente, à savoir le « Discours historique et critique sur l'Apocalypse » : « Je crois que nous pensons l'un comme l'autre sur le fond des choses dont vous m'avez parlé à l'occasion de l'Écrit attribué à Monsieur A. Mais vous conviendrez avec moi qu'il faudroit ne pas écrire, ou ne pas communiquer des Ecrits qui soulèvent tous ceux qui les lisent²⁰ », le risque étant que de l'inauthenticité de l'Apocalypse on passe à celle des autres livres néotestamentaires, surtout dans ces temps périlleux où des ouvrages en provenance d'Angleterre jettent une mauvaise lumière sur l'Écriture²¹. Si Ostervald avait vu le manuscrit, il aurait pu ajouter que le persiflage d'Abauzit à l'égard de la tradition patristique ainsi que son ironie subtile envers ses propres coreligionnaires étaient des éléments supplémentaires qui discréditaient son écrit.

Ces trois lettres, avec le peu qu'elles donnent à voir des réponses de Turretini, sont instructives à plus d'un titre. Tout d'abord elles confirment l'estime dont Abauzit jouissait à Genève, malgré une profession très libre d'idées hétérodoxes, en particulier pour ce qui est de la divinité de Jésus-Christ et de l'interprétation des prophéties bibliques. Elles

¹⁹ « Il est certain [...] qu'il [sc. Abauzit] ne devoit jamais écrire comme il l'a fait. Ce ne sont pas de ces passages qu'on allegue avec peu de fondement pour la divinité de J. C. qu'il explique. Il examine les plus forts: Rom: IX.5. Jean: 1 etc. et il établit sans detour le dogme contraire à la Divinité de N. Seigneur. Car dès l'entrée, il pose trois sentimens, le sentiment ordinaire, celui des Unitaires, et celui des Sociniens, et il se déclare nettement pour le dernier, examinant sur ce pied là tous les passages par où l'on prouve la Divinité de N. Seigneur. (J.-F. Ostervald à J.-A. Turretini, [Neuchâtel], 12 novembre 1721, BGE, Ms. fr. 490, f. 181v.)

²⁰ J.-F. Ostervald à J.-A. Turretini, [Neuchâtel], 17 décembre 1721, Ms. fr. 490, f. 183r-v.

²¹ « [...] il y a bien de l'imprudence à écrire contre l'authenticité de l'Apocalypse [...] Prétend-on le faire ôter du Canon? Et y restant, pourquoy aller jeter des scrupules dans l'esprit des peuples? ces sortes de doutes vont toujours plus loin qu'on ne croit; bien de gens qui ne sont déjà pas trop disposez à recevoir l'Écriture, ne manqueront pas de dire qu'il en est peut-être de même des autres Livres; surtout aujourd'huy qu'il paroît certains Livres venus d'Angleterre, qui ne donnent pas une idée fort avantageuse des Livres du Nouveau Testament. » (*Ibid.*, f. 183v). Leonard Twells, l'ecclésiastique anglican qui avait réfuté en 1732 la traduction anglaise du *Discours sur l'Apocalypse* dans son *Critical Examination of the late New Text and Version of the New Testament in Greek and English*, avait rapproché le *Discours* de l'*Amyntor* de John Toland; voir à ce propos M. Benítez, « Le philosophe selon le cœur de Rousseau », art. cit., p. 156-157.

montrent ensuite qu'au début des années 1720 certains de ses écrits, et notamment celui sur l'Apocalypse et celui sur la divinité de Jésus-Christ, circulaient déjà, du moins à Genève et à Neuchâtel, et passaient entre les mains des proposants. Enfin, elles laissent entrevoir que, même si certaines idées d'Abauzit pouvaient être probablement répandues dans un cercle plus large, le problème sensible demeurait celui du passage des idées personnelles, éventuellement partagées verbalement, à la mise par écrit de ces idées, puisque, comme le rappelle Ostervald dans sa lettre du mois de novembre, «scripta manent et volant²²». Sans pouvoir préjuger des réponses de Turretini, dont tout ce qu'on sait est qu'il souhaitait être tenu au courant de ces bruits, il me semble que l'un des points mis en avant par Ostervald avec le plus de conviction, peut-être parce qu'il le considérait en soi fondamental, ou peut-être parce qu'il voulait vaincre certaines réticences de son correspondant, était le danger qu'il y avait à fixer de telles idées hétérodoxes dans des textes écrits dont la circulation pouvait favoriser la mécréance, voir l'incroyance.

Comme on le sait, les mises en garde et les craintes exprimées par Ostervald ne semblent pas avoir porté préjudice à Abauzit. Deux ans plus tard, en 1723, à s'en tenir aux premiers biographes, on l'aurait sollicité pour la chaire de philosophie, qu'il aurait refusée à cause, encore une fois, de sa santé frêle, de son prétendu manque de mérite²³, et, d'après le biographe des *Œuvres* de Londres/Amsterdam, de son amour de la liberté²⁴. Il continuait par ailleurs à faire partie du cercle très restreint des personnes de confiance de l'entourage de Turretini, auxquelles par exemple on destinait en 1726 un exemplaire des *Mémoires sur le Consensus*, un ouvrage paru sous anonymat qui avait fait scandale dans le Pays de Vaud et qui était dû à la plume de Barthélemy Barnaud, un jeune pasteur, ancien disciple de Turretini, qui l'avait confectionné avec

²² J.-F. Ostervald à J.-A. Turretini, 12.11.1721, cit., f. 181v.

²³ Voir J. Senebier *Histoire littéraire*, op. cit., p. 66 ; une première mention succincte de cet épisode se trouve dans l'«Eloge historique de l'Auteur, par M. B...» qui introduit les *Œuvres* d'Abauzit (Londres) (cit., vol. I, p. XVI). Dans son *Histoire de l'Université de Genève* (vol. I : *L'Académie de Calvin 1559-1798*, Genève, Georg et C^o, 1900, p. 597-598), Charles Borgeaud remanie ce récit : l'offre de la chaire à Abauzit dont parle Senebier «ne peut être qu'un euphémisme de biographe pour dire qu'on lui suggéra de s'y présenter» : et si Abauzit eut la sagesse de refuser la suggestion, c'est certainement parce qu'il savait que ses chances étaient nulles, la voie royale étant toute tracée pour le seul candidat officiel, Ézéchiél Gallatin, fils de Barthélemy, second syndic en charge, et membre de la Compagnie des pasteurs.

²⁴ «[...] la liberté fut toujours son idole, il lui sacrifia sa fortune et sa réputation» (*Œuvres* (Londres), vol. I, p. XVI).

l'aide active de son maître²⁵. De plus, Abauzit non seulement continua à siéger dans la commission relative à la révision du Nouveau Testament mais à la fin de l'entreprise, en 1726, il fut le seul laïc, parmi les nombreux qui y avaient participé, à être remercié officiellement avant d'être gratifié, l'année suivante, par les magistrats, de l'octroi à titre gracieux de la bourgeoisie, geste qui, au dire de Turretini, avait été généralement applaudi²⁶. Et les mots par lesquels Jean Barbeyrac se félicite en 1728 de la nomination d'Abauzit à la charge de bibliothécaire honoraire confirment le lien étroit qui l'unissait à Turretini et laissent entrevoir le rôle que le théologien avait probablement joué auprès des autorités dans la gratification dont le savant avait été l'objet :

Ce n'est pas une moins bonne acquisition pour vôtre Bibliothèque, que celle de Mr Abauzit; et je voudrois que sa modestie, ou l'amour de son repos, lui permissent de vous être encore utile pour d'autres choses, en quoi sans doute vôtre Magistrat ne seroit pas moins bien disposé à vous obliger, que dans le présent qu'il lui a fait de la Bourgeoisie²⁷.

Bref, l'intégration sociale d'Abauzit ainsi que la confiance dont il jouissait de la part d'amis puissants n'avaient nullement souffert des accusations portées en 1721 par Ostervald, qui touchaient certes les convictions personnelles du savant mais surtout le fait de les avoir couchées par écrit. Abauzit ne faisait-il que dire tout haut ce que la plupart des ministres genevois pensaient tout bas sans pouvoir le manifester ouvertement, ce qui pourrait expliquer la tolérance dont ses idées faisaient l'objet ? Répondre par la positive à une telle question signifie accréditer l'image, véhiculée à l'époque, tant à Genève qu'à l'étranger, par les tenants de l'orthodoxie, d'une Église en pleine « dérive » dogmatique, prête à jeter aux orties l'héritage de Calvin pour suivre les sirènes hétérodoxes, sociniennes en particulier. Image déformée d'une réalité beaucoup plus nuancée, faite d'arbitrages savamment dispensés entre les idées et les pratiques reçues et les nouvelles qui étaient en phase d'élaboration. Il est cependant plus que vraisemblable que le front réformateur recelait plusieurs sensibilités et que des laïcs, hommes et femmes, ainsi

²⁵ Barthélemy Barnaud à J.-A. Turretini, Lausanne, 30 avril 1726, Tur, 1/Gd.B.8 (non folioté).

²⁶ « [...] Nosseigneurs ont eu la generosité d'establir M. Abauzit Bibliothécaire Extraord^e en lui donnant la bourgeoisie. Cette démarche a été généralement applaudie; Et notre Comp^e en a remercié le Magn. Conseil. » (J.-A. Turretini à Jean Tronchin, Genève, 20 août 1727, BGE, Archives Tronchin 209, f. 155v).

²⁷ J. Barbeyrac à J.-A. Turretini, Groningue, 29 février 1728, Ms. fr. 484, f. 257r.

que des ministres, professaient des idées assez radicales²⁸. Ce qu'on peut dire aussi est que le processus de dé-dogmatisation de la théologie qui était en effet en cours à l'époque dans la ville lémanique avait très probablement rendu plus tolérable les écarts théologiques d'un personnage qui, n'appartenant ni au corps pastoral ni au corps professoral, était moins exposé que d'autres et pouvait par ailleurs se prévaloir d'une renommée de scientifique et d'érudit hors pair. D'autre part, s'il est vrai que les visiteurs de passage à Genève se faisaient un devoir de profiter de la science du grand savant bien connu en Europe, rien n'indique que ce même savant ait arpenté la ville pour prêcher l'évangile socinien et dissuader les fidèles de suivre les pratiques cultuelles. J'ajoute enfin que l'intégration sociale d'Abauzit ne semble pas avoir subi un affaiblissement à la mort de Turretini en 1737 ; rien dans les sources ne laisse soupçonner que les trente ans qui lui restaient à vivre se soient moins bien passés. Son aura continuait à impressionner ses contemporains, comme en témoignent les formules célèbres de Rousseau et de Voltaire ; et si, selon Paul Moulto, l'ancien pasteur qui deviendra l'un de ses amis intimes, Abauzit, en juillet 1762, après la condamnation de l'*Émile* et du *Contrat social*, avait défendu Rousseau « avec une vivacité qui [n'était] pas de son âge²⁹ », cela ne semble avoir du tout compromis ses relations avec les autorités politiques et religieuses genevoises.

ABAUZIT, AUTEUR MALGRÉ LUI ?

Il reste, et nous abordons le deuxième nœud qui est étroitement lié au premier, la question de la diffusion de ses idées. On sait, comme je l'ai déjà dit, que des copies de ses manuscrits circulaient abondamment en Europe dès les années 1720 ; le nombre d'entre eux qu'on trouve dans les bibliothèques européennes, en particulier pour ce qui est du « Discours sur l'Apocalypse », ainsi que les mentions glanées dans les correspondances témoignent d'une circulation conséquente. Comme on l'a vu, des proposants en avaient amené à Neuchâtel en 1721 un ou plusieurs ; Jean

²⁸ Voir à ce propos Maria-Cristina Pitassi, « La révélation chrétienne en question à Genève dans les années 1720 : autour d'une lettre inédite à Jean Le Clerc », dans *Liberté de conscience et arts de penser (XVI^e-XVIII^e siècle). Mélanges en l'honneur d'Antony McKenna*, éd. Ch. Bahier-Porte, P.-F. Moreau et D. Reguig, Paris, Champion, 2017, p. 657-670.

²⁹ P. Moulto à J.-J. Rousseau, 17 juillet 1762, dans *Correspondance, op. cit.*, vol. 12, l. 2003, p. 46-47 ; voir aussi P. Moulto à J.-J. Rousseau, 7.7.1762, dans *ibid.*, vol. 11, l. 1961, p. 230-33.